

## VICTOR HUGO : LES CONTEMPLATIONS (1856)

### Thème

C'est le journal d'une destinée. Le recueil est divisé en deux parties égales de 3 livres, la première "autrefois" et la seconde "aujourd'hui"

### Les femmes chez Victor Hugo

Plusieurs femmes ont partagé la vie de Victor Hugo, Adèle Foucher (1803-1868), Juliette Drouet (1833), son épouse mystique et Léonie d'Aunet (Thérèse de Blaru), une femme de lettres mariée. S'y ajoutent ses 2 filles, Léopoldine (1824-1843), l'aînée très attachée à son père et Adèle (1831) la cadette qui épousera un écrivain, très attachée à sa mère. Si Noble dame peut qualifier Léonie, d'autres appellations sont moins explicites.

### La mort de Léopoldine

Le 4 septembre 1843, Léopoldine se noie avec son mari en faisant du bateau sur la Seine à Villequier. Victor Hugo ne l'apprend que le 9, il est en Espagne avec Juliette. Il ne se rendra sur sa tombe que 3 ans plus tard en 1946. *"Si depuis ces quatre ans, pauvre cœur sans flambeau, Je ne suis pas allé prier sur son tombeau"*.

### Le dernier poème des contemplations

A celle qui est restée en France, dernier poème des Contemplations résume l'ensemble de l'ouvrage. *"J'ai marché au milieu des tombeaux"*.

### Résumé

Livre premier. Aurore. (29 poèmes-1600 vers). C'est le livre de la jeunesse. Le poète évoque ses souvenirs de collège (A propos d'Horace), ses premiers émois amoureux (Lise), ses premières luttes littéraires (Réponse à un acte d'accusation). Il chante la beauté du printemps (Vere novo) et la joie du rêveur devant un beau paysage (le poète s'en va dans les champs) ou le spectacle en plein air (La fête chez Thérèse).

Livre II. L'âme en fleur. (28 poèmes-900 vers). C'est le livre des amours. Presque tous les poèmes sont inspirés par Juliette Drouet. Hugo conte les premiers temps de leur union, leurs promenades en forêt de Bièvre, leurs joies, leurs extases ; et aussi les épreuves vécues en commun, les malentendus, les réconciliations. Un jour, il note pour elle des impressions de voyage (Lettre) ; un autre jour, il lui écrit qu'il a rêvé d'elle (Billet du matin).

Livre III. Les luttes et les rêves. (30 poèmes-2300 vers). C'est le livre de la pitié. Dans Mélantholia, Hugo donne quelques exemples navrants de la misère dans les sociétés modernes. Ailleurs, il plaint le sort d'un pauvre maître d'études, flétrit les persécutions infligées aux hommes de bien, dénonce la guerre et la tyrannie comme des fléaux (La source, la Statue) ou la peine de mort comme un scandale (La nature) ; il s'élève à des vues philosophiques, explique le mal comme une épreuve (Explication), décrit le châtime des maudits (Saturne) et glorifie ceux dont le génie déchiffre l'énigme universelle (Magnitudo Parvi).

Livre IV Pauca meae (Quelques vers pour ma fille). (17 poèmes-800 vers). C'est le livre du deuil. Hugo médite sur le coup qui l'a frappé. Tantôt il se révolte contre la cruauté du destin (trois ans après), tantôt il s'attendrit au souvenir du passé ([elle avait pris ce pli](#)), tantôt il se soumet à la volonté divine ([A Villequier](#)). Désormais, il associe à la pensée de la mort un espoir d'au-delà (Mors).

Livre V En marche. (26 poèmes-1700 vers). C'est le livre de l'énergie retrouvée. Le poète expatrié s'arrache à ses tristesses et va chercher de nouvelles raisons de vivre dans la méditation. A un poème politique (Écrit en 1846), à des impressions de promenade (Pasteurs et troupeaux) et même à un souvenir d'enfance (Aux Feuillantines) se mêlent des poèmes plus généraux sur la nature et sur la condition humaine (Mugitusque boum, Paroles sur la dune)

Livre VI. Au bord de l'infini. (26 poèmes-2800 vers). C'est le livre des certitudes. Il est peuplé de spectres, d'anges, d'esprits qui apportent au poète les révélations attendues. Les messages recueillis sont parfois contradictoires : des poèmes d'angoisse (Horror, Pleurs dans la nuit) voisinent avec des poèmes d'espérance (Spes, Cadaver) ; mais l'espérance finit par l'emporter. Le livre s'ouvrait sur deux poèmes qui montraient une route à parcourir (Le pont, Ibo) ; il s'achève par les prophéties rassurantes de la Bouche d'ombre, qui, au terme du voyage, annonce l'échec final des puissances criminelles et l'avènement de l'universel pardon

Les extraits ci-dessous proviennent presque tous des livres III et VI (càd qu'ils illustrent « V.Hugo philosophe et poète »)

-----  
« Horror »

Esprit mystérieux qui, le doigt sur ta bouche,  
 Passes... ne t'en va pas ! parle à l'homme farouche  
 Ivre d'ombre et d'immensité,  
 Parle-moi, toi, front blanc qui dans ma nuit te penches !  
 Réponds-moi, toi qui luis et marches sous les branches  
 Comme un souffle de la clarté !

Est-ce toi que chez moi minuit parfois apporte ?  
 Est-ce toi qui heurtais l'autre nuit à ma porte,  
 Pendant que je ne dormais pas ?  
 C'est donc vers moi que vient lentement ta lumière ?  
 La pierre de mon seuil peut-être est la première  
 Des sombres marches du trépas.

Peut-être qu'à ma porte ouvrant sur l'ombre immense,  
 L'invisible escalier des ténèbres commence ;  
 Peut-être, ô pâles échappés,  
 Quand vous montez du fond de l'horreur sépulcrale,  
 O morts, quand vous sortez de la froide spirale,  
 Est-ce chez moi que vous frappez !

Car la maison d'exil, mêlée aux catacombes,  
 Est adossée au mur de la ville des tombes.  
 Le proscrit est celui qui sort ;  
 Il flotte submergé comme la nef qui sombre.  
 Le jour le voit à peine et dit : Quelle est cette ombre ?  
 Et la nuit dit : Quel est ce mort ?

Sois la bienvenue, ombre ! ô ma soeur ! ô figure  
 Qui me fais signe alors que sur l'énigme obscure  
     Je me penche, sinistre et seul ;  
 Et qui viens, m'effrayant de ta lueur sublime,  
     Essuyer sur mon front la sueur de l'abîme  
     Avec un pan de ton linceul ! ...

---

« Éclaircie »

L'océan resplendit sous sa vaste nuée.  
 L'onde, de son combat sans fin exténuée,  
 S'assoupit, et, laissant l'écueil se reposer,  
 Fait de toute la rive un immense baiser.  
 On dirait qu'en tous lieux, en même temps, la vie  
 Dissout le mal, le deuil, l'hiver, la nuit, l'envie,  
 Et que le mort couché dit au vivant debout :  
 Aime ! et qu'une âme obscure, épanouie en tout,  
 Avance doucement sa bouche vers nos lèvres.  
 L'être, éteignant dans l'ombre et l'extase ses fièvres,  
 Ouvrant ses flancs, ses reins, ses yeux, ses coeurs épars,  
     Dans ses pores profonds reçoit de toutes parts  
     La pénétration de la sève sacrée.  
 La grande paix d'en haut vient comme une marée.  
 Le brin d'herbe palpite aux fentes du pavé ;  
 Et l'âme a chaud. On sent que le nid est couvé.  
 L'infini semble plein d'un frisson de feuillée.  
 On croit être à cette heure où la terre éveillée  
     Entend le bruit que fait l'ouverture du jour,  
 Le premier pas du vent, du travail, de l'amour,  
 De l'homme, et le verrou de la porte sonore,  
 Et le hennissement du blanc cheval aurore.

Le moineau d'un coup d'aile, ainsi qu'un fol esprit,  
 Vient taquiner le flot monstrueux qui sourit ;  
 L'air joue avec la mouche et l'écume avec l'aigle ;  
 Le grave laboureur fait ses sillons et règle  
 La page où s'écrira le poème des blés ;  
 Des pêcheurs sont là-bas sous un pampre attablés ;  
 L'horizon semble un rêve éblouissant où nage  
 L'écaille de la mer, la plume du nuage,  
 Car l'Océan est hydre et le nuage oiseau.  
 Une lueur, rayon vague, part du berceau  
 Qu'une femme balance au seuil d'une chaumière,  
 Dore les champs, les fleurs, l'onde, et devient lumière  
 En touchant un tombeau qui dort près du clocher.  
 Le jour plonge au plus noir du gouffre, et va chercher  
 L'ombre, et la baise au front sous l'eau sombre et hagarde.  
 Tout est doux, calme, heureux, apaisé ; Dieu regarde.

---

#### « Mors »

Je vis cette faucheuse. Elle était dans son champ.  
 Elle allait à grands pas moissonnant et fauchant,  
 Noir squelette laissant passer le crépuscule.  
 Dans l'ombre où l'on dirait que tout tremble et recule,  
 L'homme suivait des yeux les lueurs de la faux.  
 Et les triomphateurs sous les arcs triomphaux  
 Tombaient ; elle changeait en désert Babylone,  
 Le trône en échafaud et l'échafaud en trône,  
 Les roses en fumier, les enfants en oiseaux,  
 L'or en cendre, et les yeux des mères en ruisseaux.

Et les femmes criaient : - Rends-nous ce petit être.  
 Pour le faire mourir, pourquoi l'avoir fait naître ? -  
 Ce n'était qu'un sanglot sur terre, en haut, en bas ;  
 Des mains aux doigts osseux sortaient des noirs grabats ;  
 Un vent froid bruissait dans les linceuls sans nombre ;  
 Les peuples éperdus semblaient sous la faux sombre  
 Un troupeau frissonnant qui dans l'ombre s'enfuit ;  
 Tout était sous ses pieds deuil, épouvante et nuit.  
 Derrière elle, le front baigné de douces flammes,  
 Un ange souriant portait la gerbe d'âmes.

---

#### « Melancholia »

... Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?  
 Ces doux êtres pensifs que la fièvre maigrit ?  
 Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?  
 Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules  
 Ils vont, de l'aube au soir, faire éternellement  
 Dans la même prison le même mouvement.  
 Accroupis sous les dents d'une machine sombre,  
 Monstre hideux qui mâche on ne sait quoi dans l'ombre,  
 Innocents dans un baigne, anges dans un enfer,  
 Ils travaillent. Tout est d'airain, tout est de fer.  
 Jamais on ne s'arrête et jamais on ne joue.  
 Aussi quelle pâleur ! la cendre est sur leur joue.  
 Il fait à peine jour, ils sont déjà bien las.  
 Ils ne comprennent rien à leur destin, hélas !  
 Ils semblent dire à Dieu : - Petits comme nous sommes,  
 Notre père, voyez ce que nous font les hommes !  
 Ô servitude infâme imposée à l'enfant !

Rachitisme ! travail dont le souffle étouffant  
 Défait ce qu'a fait Dieu ; qui tue, oeuvre insensée,  
 La beauté sur les fronts, dans les coeurs la pensée,  
 Et qui ferait - c'est là son fruit le plus certain ! -  
 D'Apollon un bossu, de Voltaire un crétin !  
 Travail mauvais qui prend l'âge tendre en sa serre,  
 Qui produit la richesse en créant la misère,  
 Qui se sert d'un enfant ainsi que d'un outil !  
 Progrès dont on demande : Où va-t-il ? que veut-il ?  
 Qui brise la jeunesse en fleur ! qui donne, en somme,  
 Une âme à la machine et la retire à l'homme !  
 Que ce travail, haï des mères, soit maudit !  
 Maudit comme le vice où l'on s'abâtardit,  
 Maudit comme l'opprobre et comme le blasphème !  
 Ô Dieu ! qu'il soit maudit au nom du travail même,  
 Au nom du vrai travail, sain, fécond, généreux,  
 Qui fait le peuple libre et qui rend l'homme heureux !

---

« Veni, vidi, vixi »

J'ai bien assez vécu, puisque dans mes douleurs  
 Je marche, sans trouver de bras qui me secourent,  
 Puisque je ris à peine aux enfants qui m'entourent,  
 Puisque je ne suis plus réjoui par les fleurs ;  
  
 Puisqu'au printemps, quand Dieu met la nature en fête,  
 J'assiste, esprit sans joie, à ce splendide amour ;  
 Puisque je suis à l'heure où l'homme fuit le jour,  
 Hélas ! et sent de tout la tristesse secrète ;

Puisque l'espoir serein dans mon âme est vaincu ;  
Puisqu'en cette saison des parfums et des roses,  
Ô ma fille ! j'aspire à l'ombre où tu reposes,  
Puisque mon coeur est mort, j'ai bien assez vécu.

Je n'ai pas refusé ma tâche sur la terre.  
Mon sillon ? Le voilà. Ma gerbe ? La voici.  
J'ai vécu souriant, toujours plus adouci,  
Debout, mais incliné du côté du mystère.

J'ai fait ce que j'ai pu ; j'ai servi, j'ai veillé,  
Et j'ai vu bien souvent qu'on riait de ma peine.  
Je me suis étonné d'être un objet de haine,  
Ayant beaucoup souffert et beaucoup travaillé.

Dans ce baignoire terrestre où ne s'ouvre aucune aile,  
Sans me plaindre, saignant, et tombant sur les mains,  
Morne, épuisé, raillé par les forçats humains,  
J'ai porté mon chaînon de la chaîne éternelle.

Maintenant, mon regard ne s'ouvre qu'à demi ;  
Je ne me tourne plus même quand on me nomme ;  
Je suis plein de stupeur et d'ennui, comme un homme  
Qui se lève avant l'aube et qui n'a pas dormi.

Je ne daigne plus même, en ma sombre paresse,  
Répondre à l'envieux dont la bouche me nuit.  
Ô Seigneur, ! ouvrez-moi les portes de la nuit,  
Afin que je m'en aille et que je disparaisse !

---

## « Mugitusque boum »

Mugissement des boeufs, au temps du doux Virgile,  
 Comme aujourd'hui, le soir, quand fuit la nuit agile,  
 Ou, le matin, quand l'aube aux champs extasiés  
 Verse à flots la rosée et le jour, vous disiez :

Mûrissez, blés mouvants ! prés, emplissez-vous d'herbes !

Que la terre, agitant son panache de gerbes,  
 Chante dans l'onde d'or d'une riche moisson !  
 Vis, bête ; vis, caillou ; vis, homme ; vis, buisson !  
 A l'heure où le soleil se couche, où l'herbe est pleine  
 Des grands fantômes noirs des arbres de la plaine  
 Jusqu'aux lointains coteaux rampant et grandissant,  
 Quand le brun laboureur des collines descend  
 Et retourne à son toit d'où sort une fumée,  
 Que la soif de revoir sa femme bien-aimée  
 Et l'enfant qu'en ses bras hier il réchauffait,  
 Que ce désir, croissant à chaque pas qu'il fait,  
 Imite dans son coeur l'allongement de l'ombre !

Êtres ! choses ! vivez ! sans peur, sans deuil, sans nombre !

Que tout s'épanouisse en sourire vermeil !  
 Que l'homme ait le repos et le boeuf le sommeil !

Vivez ! croissez ! semez le grain à l'aventure !  
 Qu'on sente frissonner dans toute la nature,  
 Sous la feuille des nids, au seuil blanc des maisons,  
 Dans l'obscur tremblement des profonds horizons,  
 Un vaste emportement d'aimer, dans l'herbe verte,  
 Dans l'ancre, dans l'étang, dans la clairière ouverte,  
 D'aimer sans fin, d'aimer toujours, d'aimer encor,



Sous la sérénité des sombres astres d'or !  
Faites tressaillir l'air, le flot, l'aile, la bouche,  
Ô palpitations du grand amour farouche !  
Qu'on sente le baiser de l'être illimité !  
Et paix, vertu, bonheur, espérance, bonté,  
Ô fruits divins, tombez des branches éternelles ! -

Ainsi vous parliez, voix, grandes voix solennelles ;  
Et Virgile écoutait comme j'écoute, et l'eau  
Voyait passer le cygne auguste, et le bouleau  
Le vent, et le rocher l'écume, et le ciel sombre  
L'homme... - Ô nature ! abîme ! immensité de l'ombre !